

---

M A N U S C R I T

---

**LONDINIUM**

de Demian Vitanza

Traduit du norvégien par Terje Sinding

cote : NOR13D977

Date/année d'écriture de la pièce : 2012

Date/année de traduction de la pièce : 2013

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

*À Morild  
qui illumine l'eau où je me noie*

## Préface

Initialement écrit en anglais, *Londinium* est un hommage à Londres et à la Tamise, qui charrie et emporte les déchets de la métropole au rythme de la marée. J'ai beau n'avoir vécu qu'un an à Londres, la ville continue de vivre en moi comme un venin qui se répandrait dans mon corps.

La version norvégienne de la pièce diffère en partie de la version anglaise. Des répliques ont été supprimées ou ajoutées, des phrases à l'impératif ont été transformées en interrogations et des verbes ont changé de temps. Je ne suis pas particulièrement intéressé par le sens précis des mots. Je déteste les gens qui sortent leur dictionnaire dès qu'ils ne parviennent pas à se mettre d'accord sur le sens de tel ou tel terme – comme si, à l'aide d'autres mots, le dictionnaire pouvait distiller une vérité objective sur l'acception exacte du mot initial. Chaque mot a pour chacun d'entre nous sa propre archéologie, faite de la somme des occurrences où le mot en question s'est inscrit dans notre vie. Une histoire violente, dans chaque mot, dans chaque corps. Nous sommes des paysages sans défense, parcourus de cicatrices linguistiques, ouverts à d'autres contacts, à d'autres pollinisations venues du monde qui nous entoure. Si je cherche la précision, celle-ci tient d'abord au rapport qu'entretiennent les mots avec ces paysages, à la manière dont ils agissent sur lui, et non à leur signification précise. Je m'intéresse aux dégâts que peut produire un mot quand on le lâche dans un espace donné. Quel mot est susceptible de détruire l'espace, de déchirer le temps, de faire en sorte que les hommes se noient les uns dans les autres ? Pour produire les effets et les réalités linguistiques qui m'intéressent, j'ai dû passer par des circuits nerveux différents en anglais et en norvégien. Une traduction plus « exacte » aurait sans doute émoussé le texte.

Les trois parties du texte peuvent éventuellement être considérées comme des pièces indépendantes. Mais elles sont reliées par un réseau de canaux d'irrigation

permettant aux alluvions d'y circuler librement. En tant qu'ensemble, *Londinium* devrait donc être plus grand que la somme de ses parties.

Demian Vitanza

25 avril 2012

La barre oblique (/) indique une interruption, ou un moment où la fin d'une réplique se superpose au début de la réplique suivante.

La traduction française a été réalisée à partir du texte norvégien (NdT).

I

*Un jeu de dés*

*Deux voix, Lui et Elle*

LUI. — Je ne suis pas dupe.

*(Bref silence.)*

Tu étais une petite fille mignonne.

Tu jouais avec les autres gosses du jardin d'enfants.

Tu poussais tes petites voitures en plastique, tu rigolais.

Et ton regard...

Nulle part je n'ai vu une lumière aussi intense.

*(Bref silence.)*

Je t'observais.

*(Bref silence.)*

Un jour je t'ai aperçue sous le grand toboggan, avec un garçon.

Tu t'es déshabillée.

Tu t'en souviens ?

Non ?

Et quand tu t'es retrouvée entièrement nue,

le garçon a ramassé une pierre et il t'a frappée à la tête.

Tu l'as fixé du regard

une seconde,

puis tu es tombée.

Ton sang coulait dans tes fins cheveux blonds.

Tu étais comme ça.

*(Bref silence.)*

Tu comprends ?

ELLE. — Je jette les dés.

LUI. — Tu comprends ?

ELLE. — Tu ne vois que la surface.

LUI. — Je ne vois rien.

Je n'existe pas.

ELLE. — Mais ce garçon, au jardin d'enfants...

LUI. — Tu disais que tu allais jeter les dés ?

Tes poumons ; retiens ton souffle.

ELLE. — Je ne joue pas avec mes poumons.

LUI. — Tu en es sûre ?

*(Silence.)*

Tu jettes les dés ?

ELLE. — Je jette les dés.

LUI. — C'est ta vie que tu jettes.

Tu te frottes les yeux pour te réveiller.

Tu ne ressens rien.

Tu écoutes, mais tu n'entends rien – ou presque.

Tu n'entends que ton propre écho.

Arrête de te toucher !

Enlève tes mains de ta culotte !

Tu es une cuve de vidange remplie de vieux fluides corporels.

Tu es en pleine confusion.

Tu ne sais pas où tu es.

Tu ne maîtrises plus le temps.

*(Bref silence.)*

En fait, ce n'est pas si compliqué.

Il marchait dans Brick Lane.

Et toi dans Hanbury Street.

Puis vous vous êtes retrouvés face à face  
à l'intersection des deux rues.

*(Bref silence.)*

Pourquoi tout miser, quand on sait qu'on va perdre ?

ELLE. — Je suis où, maintenant ?

LUI. — Tu portais un manteau jaune.

Et lui/

ELLE. — Je crois savoir quelle heure il est.

LUI. — Tu te déchires.

ELLE. — Il me faut un peu de temps.

LUI. — Le temps se déchire.

*(Bref silence.)*

Il habitait un nuage noir.

Ton ombre.

ELLE. — Dix-huit heures zéro quatre.

LUI. — Tu ne peux pas perdre.

Tu ne peux pas perdre ce que tu as déjà perdu.

ELLE. — Quoi ?

LUI. — Tu as perdu.

ELLE. — Je me réveille dans un lit étranger.

Un voisin.

Je traverse la rue pour rentrer chez moi.

Je me lave.

LUI. — Tu laves tes vêtements.

ELLE. — Je lave mes vêtements.

LUI. — Tu prends un bain chaud.

ELLE. — Je pue le sexe.

Je pense à toi.

LUI. — Tu penses à lui tout le temps ?

ELLE. — Je me prépare une omelette,

selon sa recette à lui.

Je regarde par la fenêtre.

C'est le printemps.

LUI. — Tu aurais pu te promener le long du canal.

ELLE. — Il fait presque chaud.

LUI. — Mais pas tout à fait.

ELLE. — Mon lit est sale.

Je n'ai pas besoin de raconter ça aux gens.

*(Bref silence.)*

Je suis toujours là.

*(Bref silence.)*

Je pense à toi.

LUI. — Tu penses à ce que tu aurais pu lui dire  
si tu l'avais rencontré.

Tu ne tiens pas à le rencontrer.

*(Bref silence.)*

Tu aurais pu l'emmener jouer au bingo.

Tu aurais pu gagner.

Mais as-tu vraiment envie de gagner ?

ELLE. — Je me demande ce qu'on ressent quand on porte un enfant dans son ventre.

LUI. — Tu as envie de gagner.

ELLE. — Il me manque.

Tu me manques.

Il a cessé de me manquer.

Mais toi, tu me manques toujours.

LUI. — Si vraiment tu voulais être seule ce soir,  
pourquoi tous ces coups de fil ?

ELLE. — Des fluides corporels.

LUI. — Les gens ne répondent pas.

ELLE. — Ah...

LUI. — Tu appelles quelqu'un d'autre.

ELLE. — Je me dirige vers mon lit.

J'aurais voulu que/

LUI. — Tu vois un nuage traverser le ciel.

Tu te demandes si tu es un nuage.

*(Silence.)*

Tu n'es pas un nuage.

ELLE. — Tu étais si important pour moi.

LUI. — Important comment ?

ELLE. — Tu es là ?

J'entends ce que tu dis.

*(Bref silence.)*

Je me demande ce qui se passerait si tu étais là.

LUI. — Je ne suis pas dupe.

ELLE. — Une chambre, un lit.

C'est tout ce qu'il me reste.

Je couche avec tous ceux qui le veulent.

*(Silence.)*

LUI. — Et... tu aimes ça ?

ELLE. — Je regarde par la fenêtre.

Dans la rue je vois un jeune couple.

Ils consultent les annonces dans la vitrine d'une agence immobilière.

Je crois qu'ils veulent acheter.

LUI. — J'adore ce jardin.

ELLE. — Ils se tiennent par la main.

En les regardant, je me dis que tout va s'arranger.

LUI. — J'adore prendre les filles par derrière.

ELLE. — Je pense à tout ce que tu m'a fait découvrir.

LUI. — Une fois, à Soho, j'ai enculé une pute pour vingt livres.

ELLE. — Moi aussi je voudrais regarder la vitrine d'une agence immobilière en tenant quelqu'un par la main.

Une fois.

Quelque part.

Un désert où jeter son amour.

LUI. — Quelle heure est-il ?

ELLE. — Dix-huit heures zéro quatre.

LUI. — Tu te coiffes.

Tu vas te promener.

Tu fais toujours un détour pour éviter sa porte.

Tu passes devant sa porte.

Devant ma porte.

ELLE. — Je passe devant sa porte.

Je l'ai vu il y a quelques jours.

Il ne m'a pas vue.

Je suis invisible.

Je l'ai suivi jusqu'au lavomatic.  
Je suis restée devant l'entrée.  
Je l'ai vu mettre ses affaires sales dans la machine.  
Une par une.

LUI. — Ton cœur a rétréci.

ELLE. — Mon cœur a rétréci.

LUI. — Tu l'aimais.  
Quand vous vous retrouviez.  
Et qu'il te remplissait de ses fluides noirs.  
*Bref silence.*  
Maintenant tu es invisible pour lui.

ELLE. — Je n'ai pas de corps.  
Je suis un nuage.  
Tout est si loin.  
Moi aussi je suis loin.

LUI. — De moi, non.  
*(Bref silence.)*  
Tu te dis que tout est possible.  
Tu es couchée dans ton lit.  
Tu aurais voulu arrêter le temps  
et te promener  
parmi des gens immobiles.

ELLE. — Pourquoi ne pas le faire, tout simplement ?

LUI. — Tu te lèves et tu allumes la lumière.

ELLE. — Tu ne pourrais pas copier mon corps ?

LUI. — Tu as besoin de quelque chose.

ELLE. — Ta petite poupée gonflable !

LUI. — Tu te regardes dans la glace.

Tu veux vérifier si tes yeux possèdent toujours cette lumière intense dont il parlait.

ELLE. — Je me contenterai de ce que j'ai.

LUI. — Cette lumière intense.

ELLE. — Je n'ai rien.

LUI. — Et moi ?

ELLE. — Il faut que je couche avec quelqu'un.

LUI. — Le temps passe.

ELLE. — Je suis trop jeune et trop chaude pour rester seule dans mon lit.

LUI. — Tu commences déjà à te faner.

ELLE. — Je change les draps.

LUI, *détachant les syllabes, mais sans élever la voix.* — Tu te déchires !

ELLE. — Comment ?

LUI. — Tu te dis que tout est possible.  
C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

*(Silence.)*

ELLE  
Mes entrailles sont posées sur la table.  
Je touche délicatement chacun de mes organes.

LUI. — Tes organes, sur ma table.

ELLE. — Certains sont mous.

LUI. — Tu y prends du plaisir ?

ELLE. — Je dois m'arracher à ça.

LUI. — Toi ?

ELLE. — Je ferme les yeux.  
Je respire profondément,  
comme il me l'a appris.

LUI. — Tu es toujours là.

ELLE. — Je ressens le besoin de crier.  
Je ressens le besoin de/

LUI. — Tu l'as fait ?